Élisée Mérange

La Vie en rose

Un conte subversif des Deux Mai

Un nouveau polichinelle de tiroir révélé par le Groupe Surréaliste du Radeau

Les Presses du Radeau
25 avril 2024
CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : Jeanne d'Arc au Bûcher, enluminure du manuscrit de Martial d'Auvergne, *Les Vigiles de Charles VII*, 1484.

https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/

Avant-propos :

Du 30 avril au 1e mai a lieu Walpurgis, la Nuit des Sorcières. Dés l'aube, s'affrontent deux visions du 1e mai : Fête des Travailleuses et Travailleurs de Chicago, Fête du Travail de Vichy. Derrière ce conflit s'en profile un autre, autour d'une figure célèbre que d'aucuns diront Sainte et d'autres Sorcière.

Prévu pour être publié juste à temps en vue d'une lecture par les honnêtes jeunes filles avant de partir au Sabbat, le *conte subversif des Deux Mai* qui va suivre est, comme le *conte subversif de Noël* intitulé *La Lainière* (les Presses du Radeau, 2023), un fragment volé au même roman en cours d'élaboration : la somme des compilations par le « scribe » Élisée Mérange des histoires tournant autour de l'Espace Autogéré du Radeau. Le conte clôt ainsi une trilogie entamée avec *La Lainière* et poursuivie avec le « pamphlet navrant » de Camille Contrais, *Pas de Centenaire pour le Surréalisme* (Les Presses du Radeau, 2024).

Les Presses du Radeau vous souhaitent une bonne lecture et un heureux printemps.

Chapeau :

Au printemps 2015, le Groupe Surréaliste du Radeau est au point mort. Il est est à l'arrêt depuis près d'un an, depuis la dérive qui a mené Iris Jouanne à un séjour en hôpital psychiatrique à la fin de l'été. Sortant de l'hôpital, Iris rencontre en chair et en os, comme raconté dans le chapeau de *La Lainière*, son idole d'adolescence, la cinéaste et artiste multi-facette Oriane Debeurme, qui deviendra le grand amour de son existence.

En ce printemps Oriane est membre à part entière du Groupe Surréaliste du Radeau, et ici-même une figure secrète derrière les entreprises des vieilles comparses Iris et Zoé pour relancer leur groupuscule de terrorisme poétique.

Somme toute dans ces pages vous n'assisterez à rien d'autre, et c'est déjà précieux, qu'aux secrets de la création poétique et artistique.

La Vie en rose

Un affaire ridicule défrayait la chronique. Scandale à Lille ! Attentat au patrimoine ! On avait repeint la statue de Jeanne d'Arc, place du même nom, en rose pétant ! Le message de ces dangereux terroristes sectaires et totalitaires était sans appel : Jeanne d'Arc, prétendaient-ils-elles, sous prétexte qu'elle n'appartenait pas au Front National, ce que ne nierait aucun bon démocrate, appartenait plutôt à l'idéologie queer ! Scandaleux complot sectaire californien !

Iris et Zoé se devait d'intervenir. Et elles prendrait garde de ne pas jouer dans la cour des cons.

Elles ne se lanceraient pas dans les débats historiques, elles ne rivaliseraient pas avec tous les historiens érudits qui se découvraient soudain par légions sur Internet et apprenaient avec hargne leur nouvelle science à des jeunes filles parfois diplômées en la matière. Elles tiendraient pour acquis qu'une sainte sorcière devenue héroïne française alors qu'elle était citoyenne du Saint-Empire, pouvait tout aussi bien devenir symbole queer et féministe. Inutile de rappeler, ce serait trop méprisant pour les lectrices et lecteurs des Presses du Radeau, qui sont des gens de goût et

d’esprit, qu’on ne vivait plus au temps de la Guerre de Cent Ans. Les deux comparses ne se lanceraient pas non plus dans les débats folkloriques et mythologiques, les histoires de Carnaval, de contes populaires, de toutes leurs transgressions des rôles habituels de genres, que la Sainte n’était pas la seule femme de chair et d’os à avoir suivis. De toute façon, si l’on se lançait dans la mythologie, Iris allait encore se faire du mal.

Le tandem parlerait donc d’art et rien que d’art, loin du sérieux des sciences humaines. Elles prirent le parti d’un art vandale et d’un humour provocateur, le même dont elles héritaient en droite ligne de Dada en passant par les subversifs de leur propre mouvement. Au terme d’un court article qu’elles commirent, elles tinrent à peu près ce langage :

« Mais le rose choque peut-être encore votre sens esthétique ?

« Il vous faut peut-être, alors, vous remettre en mémoire l’une des découvertes les plus traumatisantes du dix-neuvième siècle : temples antiques et cathédrales n’étaient pas d’un beau blanc ou d’un beau gris de pierre brute, mais peint de couleurs vives, d’aucuns diraient criardes ! À l’ère du plastique, les amateurs de vieilles pierres seront rassurés tant que la reconstitution de cet arc-en-ciel restera cantonnée à des projections laser un soir par semaine sur les murs de la cathédrale d’Amiens, ou aux bandes dessinées de toutes façons kitsch, bien que brillants d’érudition historique, de Jacques Martin.

« Mais peut-être en plus de cette information historique assez pittoresque pour être honnêtement diffusée,

avez-vous bénéficiés des témoignages directs d'amis ou de parents ayant accomplis le grand rite initiatique de la classe moyenne occidentale : le voyage en Thaïlande. Et vos amis, vos parents auront vu, de leurs yeux vu, les temples restaurés encore, au vingt-et-unième siècle, selon une tradition séculaire, toujours de couleurs tapantes, et cela a-t'il choqué leurs goûts esthétiques.

« Cette chatoyance n'est certes pas de nos coutumes. Mais rappelez-vous que celles-ci ne sont qu'une trahison, due à l'oubli, de celles des bâtiments antiques et médiévaux. Et ces cathédrales conçues pour taper dans l'œil comme un arc-en-ciel ont toutes les chance d'avoir façonné le mysticisme chrétien de cette pauvre Jeanne.

« Alors voyant, la statue de cette pauvre Jeanne peinte en rose, quelle mauvaise excuse nous restera-t'il pour ne pas nous détendre, boire un coup et sourire ? Entre nous, toute cette statuaire républicaine est un peu moche, non ? Ne serait-elle pas plus jolie en rose ? »

Ce texte méritait bien un petit fanzine, imprimé sans grande prétention esthétique justement, afin de relancer tout doucement les Presses du Radeau. Et ce petit fanzine méritait bien d'accueillir des collaboratrices de talent.

Une amie dessinatrice d'Iris avait signé, de son nom de crayon de Haridelle, l'hommage graphique le plus inattendu qu'on ait pu dédier au monument de Stonehenge. Ce dessin se voulait une réponse d'une très amicale vacherie, un sarcasme entre vieilles amies de lycée comme Iris et Zoé s'en échangeaient cent fois plus souvent depuis la même époque, à un dessin d'une autre illustratrice qu'Iris connaissait elle aussi un peu. Celle-ci avait signé du nom de

Chani une illustration dans le plus pur style punk, en noir et blanc sans contraste, montrant une bande de néo-nazis patibulaires, bombers, crânes rasés et tatouages runiques ou de croix celtiques, réunis dans quelque fête *volkisch*, jouant de la guitare en rond autour d'un feu de camps, au cœur du plus célèbre cercle de pierres de la préhistoire.

« Que c'est triste ! » s'était dit Haridelle en voyant le dessin de son amie.

Sa tendresse s'était réveillée envers ce cercle de pierre, dont l'histoire l'avait marquée à travers les vulgarisations préhistoriques et les contes arthuriens de son enfance, et qu'elle n'entendrait jamais voir laissée, et surtout pas laissée par les punks, aux néo-nazis qui n'avait participé en rien à sa construction. Et pas non plus aux illuminés hippies venues par milliers du monde entier pour l'abîmer comme les touristes qu'ils étaient (Chani était presque aussi aigrie envers les second qu'envers les premiers). Les architectes détenteurs du copyright ayant sombré dans un oubli complet avant qu'on puisse graver sur l'argile le moindre brevet, ces pierres appartenaient à tout le monde, et surtout à la lectrice de contes, de bandes dessinées et de vulgarisations qu'avait été Haridelle et même à la gameuse et accroc des séries qu'elle était devenue une fois grande. Et elle aussi voulait voir la vie en rose.

Son illustration s'inspirait d'un de ses propres récits, publié dans plusieurs fanzines imprimés avec encore moins de prétention que celui qu'elle fomentait avec Iris et Zoé, car leur noir et blanc les mettaient, comme n'importe quelle brochure d'infokiosque, à la portée de n'importe quelle imprimante Toner de centre de reprographie pour chômeurs et étudiants. Dans cette petite nouvelle autobiographique,

intitulée *La Forêt enchantée*, Haridelle racontait des souvenirs d'enfance et d'adolescence dans les collines du Sud-Ouest de la France, à peu près en Occitanie, ses errances dans la forêt voisine de son village en compagnie d'une bande de jeune de la cité HLM établie à la dernière pointe du triangle, leurs effrois dont ils se grisaient chaque foi qu'ils croisaient tel clochard un peu fou qu'ils provoquaient parfois pour l'adrénaline, comme les adolescents qu'ils étaient.

Et dans cette Forêt enchantée, il y avait les fêtes sur l'Aqueduc. Un aqueduc à moitié détruit par les bombes alliées durant la Seconde Guerre Mondiale, qu'on pouvait faire croire détruit par les millénaires écoulées depuis Rome. Car c'était le plus beau coup d'éclat de la petite bande que de plumer les touristes les plus naïfs en organisant des visites guidées à petit prix, en leur vendant (il fallait pour ça démonter régulièrement les plaques informatives, que l'Office de Tourisme avait renoncé à remplacer de guerre lasse) un aqueduc romain du temps de Trajan (ça sonnait quand même bien plus crédible que : « du temps de Jules César ». Bravo Kader, la tête en Histoire de toutes les classes de troisième !), alors que la seule vue des briques dont était fait l'aqueduc permettait de soupçonner qu'il ne datait, de fait, que de la fin du dix-neuvième siècle.

Les touristes, néanmoins, même les moins crédules sur l'ancienneté de l'aqueduc et pouvant apprécier des pierres du dix-neuvième, restaient choqués de voir ces ruines de brique taguées comme un vulgaire HLM. Iris avait connu ça, gamine, du côté des touristes, mais ces préoccupations de touristes, particulièrement choqué devant d'authentiques

ruines médiévales taguées (cela aussi Haridelle l'avait constaté de son point de vue d'enfant du pays), n'étaient jamais que celles de ses parents, ou du second couple de son père dans la grande maison de retraite, plutôt de fin de carrière en l'occurrence, du Sud, où un couple comme l'autre ne fréquentait que des parisiens, des nordistes et des belges. Il lui était bien plus facile, adulte, de comprendre le point de vue de Haridelle : ces tags sur les briques faisaient partie intégrante des merveilleuses rave-parties improvisées sur l'aqueduc, dés qu'on pouvait profiter d'un sound system, d'un groupe électrogène et au mieux d'une lune brillante, et où il n'était jamais arrivé un grave accident malgré l'alcool et autres consommations qui faisaient que plus d'une fois, au bord de cet aqueduc effondré, on avait frôlé la catastrophe. Un bon génie veillait-il sur cette ruine du dix-neuvième siècle ? Après tout, pourquoi n'y en aurait-il que pour Stonehenge, pour la pyramide de Khéops ou Dieu savait quelle stars incontournables dont la renommée n'était dues, de façon certaine, qu'à peu près au même siècle ? Les légendes populaires, dont Haridelle avait gardé de l'enfance des notions surprenantes et pointues au yeux d'Iris, pouvaient fantasmer sur les monuments les plus insignifiants au même titre que les plus illustres.

Des années plus tard donc, à l'âge de coucher par écrit l'histoire de la *Forêt enchantée*, Haridelle avait repris le dessin de Stonehenge de Chani en copiant strictement l'angle de vue en plongée, et y avait placé sa propre fête. Une free-party entre punks à crêtes, keuponnes rien moins que jolies et chiens encore plus nombreux. Et au cours même de cette fête, en direct, Stonehenge avait droit à ses tags.

Les deux illustratrices ne pouvaient qu'avoir droit égal aux pages imprimées à l'initiative d'Iris et Zoé. Chani décida de remplacer son noir et blanc par un monochrome bleu comme l'uniforme ou le drapeau royaliste. L'idée originelle était de laisser le noir du drapeau et du k-way toto à Haridelle. Mais celle-ci désirait plutôt, finalement, voir la vie en rose, ou en arc-en-ciel. Pourquoi choisir ? Arc-en-ciel pour les graffs, rose pour l'ambiance générale. Pourquoi la fête punk devait-elle toujours se voir en noir et blanc ? Il y avait l'occasion de prendre le contre-pied, moins du dress code en k-way noir que des modes commerciales dominantes, la *darkification* beauf des blockbusters hollywoodiens, ou les intégrales absurdes en noir et blanc de bandes dessinées conçues au départ pour l'explosion de couleurs de l'époque psychédéliques, ou encore la triste mode vestimentaire actuelle des bourgeois parisiens. Iris approuvait avec d'autant plus de conviction qu'elle désirait échapper depuis des années au conformisme de la culture gothique dans laquelle elle baignait encore malgré tout avec plaisir.

Il restait un dilemme sur l'ordre du diptyque. Entretiendrait-on le suspens au risque de hérisser tout de suite certaines lectrices et lecteurs par une injustice ? Allez, on prendrait ce risque, pour avoir une belle fin, avec peut-être une préface humoristique qui lèverait l'ambiguïté sans lourdeur explicative.

Et bien sûr, ce fanzine n'aurait pas lieu d'être sans inclure la nouvelle *La Forêt enchantée*.

L'ensemble paraîtrait bientôt sous le titre *La Vie en rose*, avec une couverture assortie. Sur celle-ci on hésitait

encore entre l'ajout d'une illustration, une ou plusieurs sucreries par exemple, ou la seule couleur, avec la possibilités de quelques effets d'irisations et de marbrures, ou encore bien sûr la photo de la Sainte dans sa plus belle couleur, cliché qu'Iris s'était empressée de prendre comme une authentique reporter, avec le sentiment d'une cure de jouvence (elle se sentait perdre la main en photographie, art qu'elle pratiquait déjà rarement, perdre la main depuis un temps qui devait remonter, et c'était déjà loin, au photomontage *Les Mystères d'Anvers*… et pourquoi pas un photomontage sur l'icône rose de Lille ?).